

**LE MONDE DE L'ENSEIGNEMENT
DE PÉTRONE À PRUDENCE :
éléments de modernité
dans la littérature latine impériale**

Résumé. — En analysant plusieurs textes de Pétrone, Ausone, saint Augustin et Prudence consacrés à divers aspects de la vie universitaire de leur temps, l'auteur fait apparaître, sans tomber dans le travers de l'ancien humanisme qui regardait trop souvent le monde antique comme un miroir nous renvoyant notre propre image, une réelle et surprenante modernité de ces textes, dans lesquels on voit enseignants et étudiants vivre des situations et rencontrer des problèmes très similaires à ceux que peuvent connaître leurs homologues d'aujourd'hui.

Abstract. — Without falling into the usual trap of older humanistic scholarship that viewed the ancient world as a mirror reflecting our own image, an analysis of different texts by Petronius, Ausonius, St. Augustine, and Prudentius, dealing with various aspects of the academic life of their times, reveals their extraordinary modernity: they describe teachers and students facing situations and problems very similar to those met by their present counterparts.

Les historiens, surtout peut-être ceux de l'Antiquité, ont pour premier devoir de se garder de ce « péché mortel » que constitue l'anachronisme. L'humanisme traditionnel a longtemps considéré l'Antiquité gréco-romaine comme « un miroir nous renvoyant notre propre image », en proclamant volontiers que « tout est dans Platon » (ou « dans Cicéron ») ; mais nous savons bien que l'Antiquité était en réalité très « exotique », comme dit Paul Veyne¹, et qu'il faut aller vers les Anciens « à la rencontre non du même, mais de l'autre » – sans pour autant tomber dans l'excès, inverse du premier, en considérant qu'« il n'y a pas une seule idée exprimée dans l'Antiquité qui soit encore valable aujourd'hui », comme le même Paul Veyne le déclarait voici quelques années dans une interview au journal français *Le Monde*. J'espère donc ne pas verser dans un anachronisme de mauvais aloi en décelant quelques éléments de modernité, ou tout au moins quelques ressemblances frappantes avec notre époque, dans trois textes de

1. Voir notamment P. VEYNE, *L'inventaire des différences*, Paris, 1976, p. 13.

la littérature latine impériale où apparaissent des personnages qui nous sont évidemment familiers, puisqu'ils ont pour caractère commun d'appartenir à ce qu'on appelle « le corps enseignant », en particulier celui des universitaires, les *rhetores*, comme on disait en latin, mais aussi celui des *grammatici*, terme trop souvent traduit par « grammairiens », mais qui désigne l'équivalent de nos professeurs d'enseignement secondaire. Ces trois textes (dus à deux prosateurs et un poète) ont respectivement pour auteur, dans l'ordre chronologique, Pétrone, Ausone et le futur saint Augustin, et je leur adjoindrai *in fine* le poète chrétien Prudence, chez qui il ne sera question ni d'un *grammaticus* ni d'un *rheto*r, mais d'un *litterator* ou *magister litterarum*, autrement dit un instituteur.

Pétrone

C'est chez le toujours mystérieux Pétrone (*Petronius Arbiter*), c'est-à-dire, selon moi, au II^e siècle plutôt que sous Néron comme le veut la tradition universitaire², qu'on voit apparaître un assez beau spécimen de *rheto*r. En effet, ce qui subsiste du *Satyricon*, comme on s'obstine à dire en France, ou plus exactement des *Satyrica* (un titre que Michael von Albrecht traduit si bien par *Schelmengeschichten*, « Histoires de voyous »³), commence par un épisode assez curieux (chap. 1-6) où l'on voit s'affronter, à la sortie d'une salle de cours, un étudiant contestataire qui n'est autre qu'Encolpe, le narrateur et protagoniste de ce roman, et un *rheto*r, plaisamment nommé Agamemnon, sans doute en raison de sa fonction magistrale qui fait de lui l'équivalent d'un ποιμὴν λαῶν.

À propos de cet épisode je formulerai quatre remarques. *Tout d'abord*, l'affrontement conclut un développement que nous n'avons pas conservé mais qui, sans atteindre sans doute l'ampleur de la *Cena Trimalchionis*, était certainement beaucoup plus long que les six chapitres auxquels il se réduit pour nous. On peut supposer que Pétrone y traçait de la société universitaire (étudiants compris) un tableau aussi haut en couleurs que celui qu'il trace du monde des affranchis dans la *Cena*, comme le suggère la fin de l'épisode (chap. 6), où l'on voit surgir une foule d'étudiants (*scholastici*) qui se moquent bruyamment d'un de leurs condisciples et critiquent durement

2. Voir notamment R. MARTIN, « Qui a (peut-être) écrit le *Satyricon* ? », *REL* 78 (2000), p. 139-163 ; ID., « Le *Satyricon* peut-il être une œuvre du II^e siècle ? », dans Jacqueline CHAMPEAUX, Martine CHASSIGNET (éd.), *Aere perennius. En hommage à Hubert Zehnacker*, Paris, 2006, p. 603-610 ; ID., « Petronius Arbiter et le *Satyricon* : quelques pistes de réflexion », *BAGB* (2009), p. 143-168, spéc. p. 147-152.

3. M. VON ALBRECHT, *Geschichte der römischen Literatur von Andronicus bis Boethius und ihr Fortwirken*. Dritte, verbesserte und erweiterte Auflage, Berlin - Boston, 2012, p. 1035.

(*infamant*) la prestation orale qu'il vient de faire, dont ils tournent en dérision aussi bien le plan que le style. *En second lieu*, il faut souligner l'ambiguïté du personnage d'Agamemnon, tout comme d'ailleurs de presque tous les personnages du roman ; en effet, si son enseignement suscite la contestation virulente de l'étudiant Encolpe, le professeur, loin de le contredire comme on pourrait s'y attendre, est le premier à lui donner raison, et se fait en quelque sorte son propre contestataire, ce qui ne manque pas d'un certain piquant. *Tertio*, la contestation formulée par Encolpe à l'encontre du professeur rend un son étonnamment moderne, puisqu'elle consiste, pour l'essentiel, à déclarer que l'enseignement est totalement « coupé de la vie » et prépare très mal les étudiants à l'exercice de leur futur métier (en l'occurrence celui d'avocat), puisqu'on leur demande de traiter des sujets abracadabrants, dont ils n'auront aucune chance d'avoir à s'occuper durant leur vie professionnelle. *Enfin*, on apprend au chapitre 10 qu'Encolpe et ses deux camarades, Ascylte et Giton, ont reçu et accepté, « en qualité d'étudiants » (*tamquam scholastici*), une invitation à dîner, dont on ignore encore l'origine, mais qui se révélera au chapitre 28 leur avoir été lancée par le richissime affranchi Trimalchion, chez qui on les voit alors arriver non pas seuls, mais en compagnie du professeur Agamemnon, dont on découvre qu'il fait lui aussi partie des convives. Cette invitation d'un professeur avec des étudiants me paraît assez intéressante, car ce n'est ni un écrivain connu ni un magistrat plus ou moins important que le nouveau riche a convié à sa table, c'est un universitaire, que lui-même appelle, au chapitre 48, « mon très cher Agamemnon » (*Agamemnon mihi carissime*), et auprès de qui il essaie vainement de briller, mais ne fait que révéler sa monumentale inculture. Sans vouloir extrapoler à l'excès, je verrais volontiers dans cette invitation mondaine d'un de nos « chers collègues » un signe de l'importance que ceux-ci prennent dans la société romaine de cette époque, et dont témoigneront plus tard les professeurs Ausone et Augustin, dont il sera bientôt question. Mais, avant d'en venir à eux, je voudrais souligner la différence qu'il y a entre cette flagornerie du maître de maison et l'attitude plutôt hostile, en tout cas moqueuse, des autres affranchis, dont l'un, profitant d'une absence momentanée de Trimalchion, ne se gêne pas, au chapitre 46, pour apostropher l'universitaire en un mauvais latin que l'on peut rendre ainsi :

Dis donc, t'as pas l'air d'apprécier notre conversation, Agamemnon ! Pourquoi toi, qui sais causer, tu causes pas ? (*tu qui potes loquere, non loquis ?*) Tu n'es pas de notre monde (*non es nostrae fasciae*), et c'est pour ça que tu te fiches de ce qu'on dit, nous autres pauvres diables. Seulement nous on sait

bien que c'est la littérature qui t'a rendu fada⁴ (*scimus te prae litteras fatuum esse*).

Ce contraste savoureux entre l'attitude révérende du richissime Trimalchion et l'insolence goguenarde des hommes du peuple que sont restés les autres affranchis est l'un des traits de modernité les plus flagrants de la *Cena*, qui au demeurant en comporte bien d'autres.

Ausone

Quittons Pétrone pour Ausone (*Decimus Magnus Ausonius*), sans aucun doute le plus professoral de tous les écrivains latins – il fut, pourrait-on dire, « professeur dans l'âme ». Ce Gallo-Romain, né en 310 à *Burdigala* (aujourd'hui Bordeaux) en Aquitaine, aurait pu marcher sur les traces de l'excellent médecin qu'avait été son père, mais c'est vers la littérature (plus précisément la poésie) et son enseignement que devait l'entraîner sa vocation. Toujours est-il qu'après des études poursuivies successivement à Bordeaux et à Toulouse, il devint vers 25 ans *grammaticus* et quelques années plus tard *rhetor*, dans ce qu'on peut appeler, de façon sans aucun doute un peu anachronique, l'Université de Bordeaux. C'est dans ce cadre qu'il connut plusieurs enseignants qu'il a célébrés dans une série de 24 poèmes funéraires, de longueurs très inégales et d'une grande diversité métrique, intitulée *Commemoratio Professorum Burdigalensium*, qui constitue un peu l'entrée en fanfare, après la modeste apparition du professeur Agamemnon, des universitaires dans les lettres latines.

Il faut dire ici quelques mots de la place de ce recueil original dans l'ensemble de l'œuvre ausonienne : il est intercalé entre les *Parentalia*, autres poèmes funéraires, au nombre de 30, consacrés par Ausone aux membres de sa famille, et les 26 *Epitaphia heroum qui bello Troico interfuerunt* ; il occupe donc la position centrale d'une trilogie, d'un triptyque pseudo-épigraphique dans lequel on peut voir comme une gradation du familier à l'héroïque en passant par ce niveau en quelque sorte intermédiaire, voire semi-héroïque, qu'est le monde professoral au sens le plus large du terme.

On y rencontre en effet un certain nombre de *rhetores*, douze en tout, mais aussi dix-sept *grammatici* (tantôt présentés isolément comme les rhéteurs, tantôt regroupés par deux, par trois ou par six), plus quelques enseignants pour ainsi dire hybrides ou du moins difficilement classables, tel ce Marcellus de la pièce 18, où nous apprenons qu'en dépit de ses fonctions de

4. Le provençal *fada* – qui peut se traduire par « fou » ou « cinglé » – dérivant du latin *fatuus*, on pourrait imaginer une version (avec l'accent) en parler marseillais, équivalent possible de celui des affranchis pétroniens.

simple *grammaticus*, il obtint le renom et le niveau de fortune d'un grand *rhetor* ; tel aussi ce Victorius de la pièce 22, qualifié de *subdoctor siue proscholus*, termes que le dictionnaire latin-français de Gaffiot, y compris dans sa version rénovée *Le Grand Gaffiot*, traduit par le terme vieilli de « sous-maître », mais que je rendrais plutôt par « assistant » ; tel encore ce Dynamius de la pièce 23, un tricheur qui alla, dit Ausone, s'installer en Espagne pour y enseigner en qualité de *rhetor* ... sous un faux nom, car en Gaule il ne possédait pas ce titre ! Au total ces divers enseignants ne sont pas moins de trente-deux, et il ne saurait être question de les passer ici en revue, mais je voudrais tout de même signaler quelques figures marquantes de cet aréopage professoral, que dans un poème conclusif intitulé « Final » (*Coronis*) il appelle *incliti rhetores et doctores probi*.

Parmi les grands professeurs, je retiendrai le plus prestigieux, Tiberius Minervius (pièce 1), qui enseigna à Constantinople et à Rome, avant de revenir dans sa ville natale de Bordeaux pour y achever sa carrière et y mourir à l'âge de 60 ans. Je lui adjoindrai son collègue Attius Patera (pièce 4), qui avait la particularité d'être, en plein IV^e siècle et dans la Gaule à la fois romanisée et christianisée, issu d'une famille de druides et qui eut la chance de devenir un beau vieillard, mais aussi la malchance d'être affligé d'un fils qui mérite que j'en dise quelques mots : très doué (un véritable Mozart de la littérature), il avait dans son enfance composé un poème célébrant Jupiter, suivi d'une épopée en hexamètres écrite avec une rapidité qu'aucun prosateur n'aurait pu égaler ; malheureusement ses succès d'écrivain lui montèrent à la tête, il crut pouvoir se lancer dans la politique, il s'y cassa les dents et se résigna à devenir rhéteur comme son père, mais à contrecœur, car, écrit Ausone non sans quelque perfidie, « il fut un professeur peu consciencieux (*non docendi pertinax*) et déçut les espoirs mis en lui par ses parents » (pièce 5).

Mais les universitaires, je l'ai dit, ne sont pas les seuls enseignants auxquels Ausone rende hommage : les simples *grammatici* tiennent une place importante dans sa *Commemoratio*. J'accorderai une mention particulière à l'un d'entre eux, nommé Leontius (pièce 7), qui avait été un de ses camarades d'enfance et à qui ses élèves avaient donné le surnom de *Lascius*, « le Rigolo » en français, ou *der Lustige* en allemand : « il n'était pas très savant », reconnaît Ausone, « mais il obtint de justesse les titres suffisants pour occuper une chaire modeste d'enseignement secondaire » ; et le poète d'ajouter : « nous fûmes tous les deux jadis inséparables, et tu restes aujourd'hui, Leontius, bien au chaud tout au fond de mon cœur affectueux » – bel hommage rendu à son vieux camarade par un homme qui s'était alors élevé, on le verra, au plus haut degré des honneurs. Je n'insiste pas sur ses deux professeurs de langue vivante, autrement dit de grec – seule langue

étrangère étudiée alors –, dont il dit (pièce 8) qu'ils avaient la passion d'enseigner, mais de maigres revenus et une faible éloquence, et que s'ils lui ont assez bien appris la langue, en revanche ils ont échoué à l'imprégner de culture hellénique. Et je décerne une mention spéciale, car il la mérite, au frère du surnommé *Lasciuus*, un autre tricheur qui avait, paraît-il, falsifié ses diplômes pour obtenir son poste de *grammaticus* ; mais Ausone lui pardonne cette malhonnêteté et s'adresse à lui en ces termes, dont je risque une traduction versifiée (pièce 9) :

Toi qui, à ce qu'on dit, as usurpé ton poste
 Toi qui t'es prévalu d'un titre immérité,
 Je tiens à t'évoquer. Tu fus mon camarade,
 Un simple et bon ami, et ce titre si noble,
 Trop grand pour toi sans doute, au moins tu l'as aimé.
 Il est donc bien normal que je te commémore
 Et te range parmi ceux qui l'ont mérité.

Avoir aimé le métier d'enseignant vaut aux yeux d'Ausone absolution de cette tricherie, ce qui traduit un « corporatisme » peut-être un peu excessif, mais implique une véritable sacralisation de ce métier pas comme les autres. Quoi qu'il en soit, il me semble que tous ces poèmes consacrés par Ausone à ses anciens maîtres ou collègues, outre qu'ils constituent un véritable documentaire sur la vie scolaire et universitaire du IV^e siècle, rendent un son étonnamment actuel : on imagine volontiers certains au moins de ces textes publiés de nos jours dans le « Bulletin » d'une Amicale d'enseignants ou d'anciens élèves. « On s'y croirait », comme on dit familièrement ; on ne se sent pas le moins du monde dépaycé dans cette société à la fois professorale et « lycéenne » qui n'a rien d'exotique et dont on a l'impression d'être partie prenante – impression qu'a déjà dû ressentir Emmanuel Kant lorsqu'il prit la *Commemoratio* comme modèle pour écrire ses *Verse zu Ehren verstorbener Kollegen* (lesquels ne sont d'ailleurs, sauf erreur, qu'au nombre de six, tous décédés entre 1770 et 1782).

À propos du « corporatisme » d'Ausone, j'ajouterai qu'il se révèle avec un éclat particulier dans les vers 399-406 de son œuvre majeure, la *Mosella*. Passant en revue, dans une gradation ascendante, les catégories sociales les plus notables de la cité des Trévires (Trèves en français, Trier en allemand), il mentionne d'abord les cultivateurs (*agricolae*), qui dans cette région étaient sans doute surtout des viticulteurs et des vigneron, puis les juristes et les avocats, ensuite les magistrats municipaux (*curiales*), enfin les enseignants, désignés par la périphrase « ceux à qui leur éloquence, fameuse dans l'école où l'on porte la toge prétexte, a valu d'atteindre la renommée du vieux Quintilien » (*quos praetextati celebris facundia ludi / contulit ad praeconia ueteris Quintiliani*). Ceux-ci occupent, à l'en croire, le deuxième rang de l'échelle sociale, et n'ont au-dessus d'eux que les gouverneurs pro-

vinciaux. On sait d'ailleurs qu'Ausone, qui avait été le précepteur du futur empereur Gratien avant de devenir son plus proche conseiller politique et presque son « premier ministre », inspira au jeune *princeps* une véritable politique de l'éducation nationale qui consistait d'une part à créer de nombreuses chaires de *grammatici* et de *rhetores* en Gaule, d'autre part à augmenter fortement leur rémunération⁵. Modernité ? Oui, sans doute, dans la mesure où la mise en œuvre d'une telle politique par les pouvoirs publics, à l'instigation d'un universitaire occupant une quasi-fonction ministérielle, constitue en elle-même une démarche tout à fait conforme à nos conceptions en la matière.

Augustin

J'en viens maintenant au second grand universitaire de la littérature latine, qui aurait pu devenir un nouvel Ausone et aurait pu n'être que cela, mais qui choisit de devenir beaucoup plus, j'ai nommé Aurelius Augustinus, le futur saint Augustin, de 44 ans son cadet. C'est chez lui, dans les trois premiers livres de ses *Confessions*, plus encore que chez Ausone, qu'on voit affleurer, dans ses évocations de la vie scolaire, estudiantine et universitaire, une indéniable modernité.

On le voit d'abord enfant, à l'école primaire de sa bourgade natale de Madaure, où il est le type même du mauvais élève, sans cesse puni en raison de sa paresse, de son penchant affirmé pour la bagarre et de son goût excessif pour le jeu (de paume notamment), tous défauts fort préjudiciables à un travail qu'au demeurant il déteste et auquel il a horreur d'être contraint par ses parents (I, 9 et 12) – on se croirait, pour un peu, dans le film *Les 400 coups*, de François Truffaut, tant le jeune Antoine Doissel dont le cinéaste met en scène les frasques ressemble au jeune Augustin (ou inversement). C'est dans ce contexte que se situe le célèbre épisode du « vol des poires » (II, 4, 9), à propos duquel Augustin analyse avec brio (II, 8, 16) ce phénomène typiquement moderne qui est celui de la « bande de jeunes », avec l'effet d'entraînement (ce que les psychologues modernes appellent « l'exaltation de groupe ») qui pousse les membres de la bande à commettre des méfaits (voler des poires ou, de nos jours, incendier des voitures) qu'aucun d'entre eux ne songerait un instant à commettre s'il était seul...

Aux chapitres 13-17 du premier livre des *Confessions*, on retrouve Augustin à Thagaste, le chef-lieu de sa province, où il effectue sa scolarité secondaire, et où l'aversion qu'il avait éprouvée pour l'enseignement primaire (apprendre à lire, écrire et compter) se reporte sur l'étude du grec,

5. Comme cela ressort du *Codex Theodosianus*, 13, 3, 11, cité par H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, 6^e édition, Paris, 1965, p. 442.

dans laquelle il réussit nettement moins bien que le jeune Ausone – ce qui lui interdira plus tard de lire dans le texte les philosophes et les théologiens helléniques, une sérieuse lacune qui lui vaudra de se faire traiter de « philosophaillon » (en latin *philosophaster*) par son contradicteur Julien d'Éclane dans le cadre de la querelle du pélagianisme⁶. En revanche, c'est à ce moment qu'il prend conscience de ce qui est sa véritable vocation, à savoir les études littéraires : la littérature latine l'enchanté et, dans ce domaine, il devient un excellent élève ; il se passionne pour les grands textes au programme, plus particulièrement pour l'*Énéide* et, dans celle-ci, pour le livre IV, où le « roman d'amour » de Didon et Énée lui fait verser ce qu'on appelait au XVIII^e siècle des torrents de larmes, ainsi que pour le théâtre de Térence et d'une façon générale pour la mythologie dans ce qu'elle peut avoir de romanesque (les amours des dieux et des déesses). Dans ce domaine, le quasi-cancre qu'il était se métamorphose en un élève brillant qui collectionne les succès, car les études littéraires, loin de le rebuter comme les autres, « font ses délices », selon sa propre expression (I, 16, 26 : *delectabar*).

Le voilà donc, après une brève interruption de sa scolarité pour des raisons financières, nanti d'une bourse d'études que lui accorde un riche ami de son père et grâce à laquelle il peut devenir étudiant à l'Université de Carthage, la capitale de la province d'Afrique, où, bien entendu, pareil à un jeune provincial arrivant au Quartier Latin, il est ébloui à la fois par les jolies filles et par les théâtres (III, 1-2). Cela ne l'empêche pas de poursuivre avec succès des études d'éloquence et de droit, tout en éprouvant une sorte de trouble fascination pour les « chahuteurs » ou les « chambardeurs » ou encore les « perturbateurs » (*euersores*), qui entre autres méfaits, je le cite, « accablent de brimades la timidité des nouveaux, qu'ils insultent et terrorisent sans raison, simplement pour nourrir leur joie méchante » (III, 3, 6) : on a reconnu là le phénomène très moderne de ce qu'on appelle en France, dans l'argot des grandes écoles et de leurs classes préparatoires, le « bizuthage », dont c'est, me semble-t-il, la première occurrence dans la littérature européenne – à moins que cette première occurrence ne soit celle des étudiants bruyamment moqueurs que nous avons rencontrés chez Pétrone. Augustin ne participe pas lui-même à ces chahuts, mais il avoue avoir pris plaisir à être l'ami de ces *euersores* (III, 3, 6 : *amicitiis eorum delectabar*). Pas un mot, en revanche, ni sur ses professeurs ni sur l'enseignement qu'il reçoit, si ce n'est que parmi les textes au programme figure l'*Hortensius* de Cicéron, pour lequel il éprouve un vif intérêt (III, 4, 7).

6. Cité par August., *Contra Iulianum*, 6, 18.

Il nous faut attendre le chapitre 7 du livre IV, puis, à la faveur d'un retour en arrière, le chapitre 7 du livre VI, pour apprendre qu'après ses études il a enseigné tout d'abord à Thagaste, en qualité de *grammaticus* forcément, où il a eu pour élève son futur grand ami Alypius, avant de devenir *rhétor* à Carthage et d'y retrouver d'ailleurs le même Alypius, comme étudiant cette fois. Là encore, silence sur ses collègues (aucune *commemoratio professorum Carthaginensium* à la manière d'Ausone) et sur son propre enseignement, mais réapparition subite des étudiants chahuteurs : en V, 8, 14, dénonçant avec virulence ce qu'il appelle la *foeda et intemperans licentia scholasticorum*, il nous apprend que leurs méfaits ne consistent pas seulement à « bizuter » les nouveaux, comme on l'a vu, mais aussi à semer la perturbation dans toute l'Université :

Ils envahissent les cours avec insolence, perturbent avec des mines de fous furieux l'ordre que chaque enseignant a établi pour le progrès de ses élèves et commettent avec une étonnante stupidité mille méfaits que les lois devraient punir si la tradition ne les protégeait pas (*irrupunt impudenter et prope furiosa fronte perturbant ordinem quem quisque discipulis ad proficiendum instituerit ; multa iniuriosa faciunt mira hebetudine et punienda legibus, nisi consuetudo patrona sit*).

Là, nous restons sur notre faim : quelle pouvait bien être cette « tradition » qui mettait les *euersores* à l'abri des lois ? Quelle était la signification de ces chahuts systématiques ? Nous sommes condamnés à l'ignorer, tout en constatant que ce phénomène du chahut a lui aussi une tonalité bien moderne.

Par ailleurs, Augustin mène une vie qui pourrait être tout à fait celle d'un intellectuel d'aujourd'hui ou du siècle dernier : il vit en union libre avec une jeune femme dont il a un enfant et à laquelle il est fidèle mais sans envisager le mariage ; et puis il adhère – un peu comme, au temps de ma jeunesse, on adhérait volontiers au Parti communiste – à un mouvement qui tient à la fois du Parti et de l'Église et qui n'est autre que le manichéisme, dont il demeure d'ailleurs ce que nous appellerions un « militant de base » et ce qu'on appelait dans ce milieu un *auditor* – car en fait la doctrine ne le convainc pas vraiment et les discussions serrées qu'il a avec l'un de ses principaux docteurs, nommé Faustus, ne font que renforcer ses doutes. Néanmoins, comme il le trouve sympathique et apprécie le fait que, bien que relativement inculte, ce doctrinaire se passionne pour les belles-lettres, il entreprend de lui donner des « leçons particulières » de littérature latine... On connaît la suite : exaspéré par l'indiscipline chronique des étudiants, qui le fascine beaucoup moins que lorsqu'il était l'un d'eux, le professeur Augustin quitte son poste de *rhétor* à Carthage pour en occuper un autre à Rome, où les étudiants sont calmes et studieux, mais ont un grave défaut : ils négligent de verser aux enseignants les honoraires destinés à compléter

le modeste salaire qu'ils reçoivent de l'État. D'où un nouveau départ, pour Milan cette fois, devenue depuis Dioclétien la vraie capitale de l'Empire, où il va entrer en contact avec l'évêque Ambroise et avec le très actif cercle néoplatonicien de cette ville, qui détermineront sa conversion. Les étudiants chahuteurs de Carthage et mauvais payeurs de Rome n'auront été selon lui que les instruments dont Dieu s'est discrètement servi pour l'orienter vers le destin auquel il était prédestiné.

C'est là qu'Augustin se sépare radicalement d'Ausone. Celui-ci avait été arraché à sa chaire de Bordeaux pour devenir à Trèves précepteur du jeune Gratien, fils de l'empereur Valentinien, avant d'être promu aux plus hautes fonctions de l'administration impériale, devenant d'abord questeur du palais puis préfet du prétoire des Gaules et finissant par accéder au consulat – belle illustration du proverbe français selon lequel « l'enseignement mène à tout, à condition d'en sortir ». Augustin, à Milan, peut envisager (et envisage effectivement) de faire une carrière du même genre, puisque – nous apprend-il en VI, 11, 19 – il a un grand nombre d'amis influents, grâce auxquels il pourrait obtenir « par exemple une présidence » (*uel praesidatus*), c'est-à-dire le gouvernement d'une province – nous retrouvons ici le prestige des *rhetores*, dont il a été question à propos d'Agamemnon et d'Ausone. Mais c'est lui qui, se détournant du monde pour se tourner totalement vers Dieu (c'est le sens propre du mot *conuersio*), va s'arracher de lui-même à sa chaire. À l'occasion des vacances d'automne, il quitte définitivement l'Université, après avoir prévenu les Milanais qu'ils allaient devoir trouver un successeur au « marchand de paroles » qu'il était (IX, 5, 13 : *ut scholasticis suis Mediolanenses uenditorem uerborum alium prouiderent*), puisque lui-même retourne en Afrique où, du reste, à travers tant ses multiples traités que les innombrables sermons qu'il prononcera en qualité d'évêque d'Hippone, il ne cessera jamais d'être un enseignant de premier ordre – mais ceci est une autre histoire.

Prudence

Il me reste à dire quelques mots du poète chrétien Prudence (*M. Aurelius Clemens Prudentius*), et plus précisément du *carmen* 9 de son livre « sur les couronnes » (sous-entendu « des martyrs »), le *Peristephanon*. Ce poème est consacré à saint Cassien, qui à l'époque des persécutions (aux alentours de 300) avait été instituteur (*magister litterarum*) à Imola en Italie et qui est aujourd'hui le saint patron des instituteurs. Son martyre consista à être véritablement massacré, au moyen de leurs stylets, par ses élèves déchainés, poussés à cette sauvagerie par les pouvoirs publics païens et devenus collectivement ses tortionnaires et ses bourreaux, dans cette « exal-

tation de groupe » si bien analysée, on l'a vu, par Augustin. Sa sévérité, écrit le poète, l'avait fait détester de ses élèves, « car l'enseignant (*doctor*) est toujours odieux au jeune qui apprend, et les enfants n'aiment jamais l'étude » (vers 27-28) – ce qui nous renvoie au jeune Augustin. Suit, comme souvent chez Prudence, grand descripteur de tortures, une longue et très précise évocation de l'interminable supplice que subit le malheureux enseignant et qui consiste à graver des mots et des phrases sur son corps comme sur une tablette de cire, à grand renfort d'éclats de rire et de railleries du genre : « c'est bien fait pour toi, tu voulais toujours qu'on écrive, eh bien tu vois, on t'obéit, corrige nos fautes si on en fait ! » Et Prudence de conclure (vers 83) : « C'est ainsi que les enfants *s'amusaient* sur le corps de leur maître (*talia ludebant pueri per membra magistri*).

Terrifiante modernité, peut-être, de ce texte, dont le sadisme exacerbé évoque par avance à la fois les heures les plus sombres de la « révolution culturelle » chinoise, le supplice raffiné imaginé et décrit par Kafka dans sa nouvelle *La colonie pénitentiaire*, et la célèbre thèse de Freud sur l'enfant « pervers polymorphe ».

Conclusion

Ce que j'espère avoir mis en lumière, à travers l'analyse succincte de quelques textes souvent bien connus, c'est la présence dans ceux-ci d'un certain nombre de réalités et de comportements qui apparaissent en pleine lumière à partir du II^e siècle de notre ère et qui surtout préfigurent de façon frappante, dans le domaine bien particulier de l'enseignement, des réalités de notre propre époque. Agamemnon, Ausone, Augustin, voilà trois enseignants dont nous ne pouvons pas ne pas nous sentir très proches : ils nous ressemblent, ou bien nous leur ressemblons, comme des frères, leur parcours, leur carrière, leurs problèmes sont ou pourraient être les nôtres, et c'est sans anachronisme excessif, je l'espère, que je leur adresserai, pour conclure cette contribution en forme de *Commemoratio professorum Romanorum*, un salut confraternel, auquel le malheureux (ou bienheureux !) Cassien, même s'il ne fut pas un « cher collègue » à proprement parler, méritait sans aucun doute d'être associé.

René MARTIN
Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
rene.martin29@wanadoo.fr